

CERONETTI Guido, *Petit enfer de Turin*, Paris, Fario, 2018 (trad. 2003)

Cette *promenade guidée* dans le Turin de l'après-guerre, à laquelle l'auteur — journaliste-engagé, historien-érudit, poète-anecdotique, penseur-cynique, marionnettiste-"idéophore" — invite le lecteur, est un prétexte humaniste à revisiter "ce qui fait la beauté du monde et la dignité de l'âme".

Les *Dames-turinoises*, dans le tableau introductif, sont présentées en fleurs fanées d'une civilisation désuète, dont il reste la profonde nostalgie. La grande ville, avec ses cartes postales, décoche un questionnement intérieur dont la trajectoire sous-tient l'ensemble du récit, à savoir : une quête inlassable d'identité, doublée d'un refus farouche pour tout illusionnisme existentiel. Suit une séquence de douze tableaux, qui scande le processus de maturation philosophique du vieillissement naturel. Le premier est consacré au "Vieux Turinois" — père de l'auteur et notre père putatif — qui résume en lui-même la Grande crise, le chômage, le fascisme, la guerre, bref la vie de ces *gens-là* — dont nous sommes tous. Suivent : les "Turinoises" et leur noble renoncement aux plaisirs de la vie ; la polarisation de la déchirure entre Nord laborieux et Sud oisif ; l'incendie du cinéma de quartier et la résilience de l'art universel ; la gloire mondiale du champion de boxe et les petites indigènes du vedettariat ; le miracle industriel de la voiture (Fiat) et les dessous de la réussite ; le piège de l'innocence, pour tout flâneur urbain pris pour cible dans la répétition d'actes terroristes ou maffieux ; l'exposition photographique du passé et le poison de l'idéologie ; la visite, en compagnie du Maire, d'un site gitan et la séduction polissonne de l'altérité ; l'assassinat d'un journaliste engagé et l'absurdité de l'acte qui vise l'institution et tue l'innocent. Et, pour conclure, un long poème qui livre une lecture tragico-sordide des faux-semblants de la réalité.

A condition de se laisser emporter dès le début par la fièvre éruptive d'une phraséologie anarchique et d'une logique primesautière, on pénètre, dopés par un humour omniprésent, le filon du ressenti universel, pour ne plus le quitter tant il se révèle riche, profond, significatif. Sous l'hermétique écorce de la modernité des mégapoles administratives, apparaît, intacte mais désormais inextirpable, la tendre beauté du monde. Notre beauté à tous. Nostalgie.

La traduction sonne avec brio la charge d'une langue rangée en ordre de bataille pour la conquête de l'indicible *émouvoir* universel. Encore faudra-t-il savoir apprécier le timbre subtil d'une sensibilité délabrée perpétuellement aux abois.

Jean-Marie Brandt, 15 septembre 2018